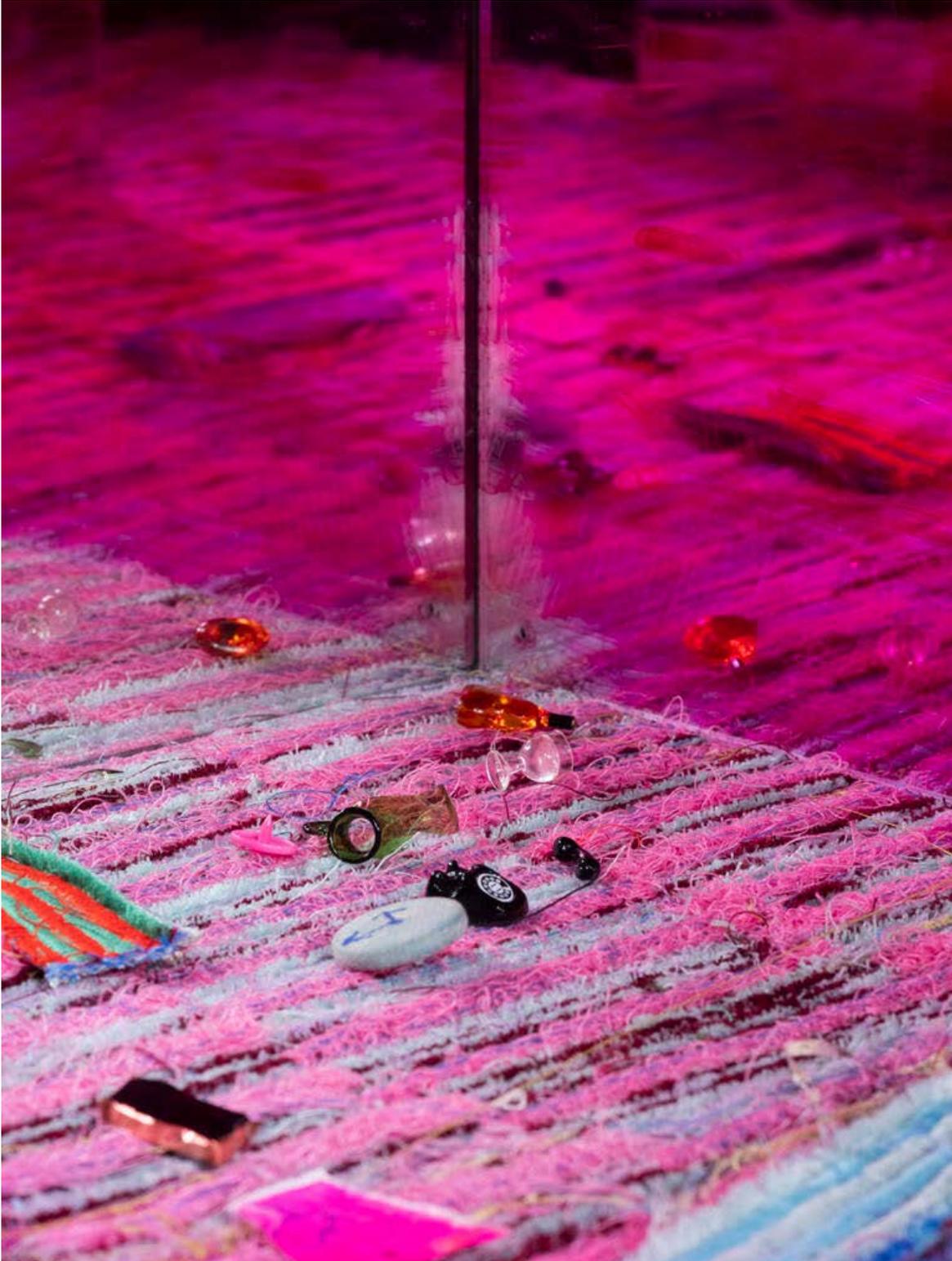


Crève-cœur

Judicaël Lavrador, *Au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne, Anne Bourse à tissage découvert, Libération, 2 March 2025*

L'artiste déploie un chez-soi bouillonnant de créativité et de vulnérabilité au musée stéphanois.



L'installation, d'un raffinement précaire, hésite à se laisser aller à la volupté dont la parent ces tissus cousus main. (Rebecca Topakian)

Tapissée de pans de tissus à rayures orange, verte et mauve, la chambre du gardien, ainsi que la nomme Anne Bourse, se dresse au seuil de l'exposition comme une guérite, une salle de repos. Un matelas bordé des mêmes étoffes est posé à terre et, dans un coin, une lampe de chevet jette une chaude lueur jaune. L'installation, d'un raffinement précaire, hésite à se laisser aller à la volupté dont la parent ces tissus cousus main, si fins qu'ils semblent à deux doigts de s'effiloche : ouverte de deux côtés, elle se traverse de part en part et fait alors plus figure de sas.

Derrière, «Nuits» dissémine une maquette pavée de miroirs, des objets minuscules, des colifichets, rangés sur ou au sein de fragiles empilements de barre en plexiglas et drape des bancs de couvertures aux mêmes motifs rayés et à la même palette mauve et orangée. Tout cela se tient un peu coi et flotte dans cette salle du Musée d'art moderne et contemporain stéphanois, trop grande pour des œuvres qui ne s'élèvent jamais très haut. Elles arrivent à la taille au maximum. Leur charme, c'est ce hiatus.

Ce qu'on cache au fond de soi

Ici, dans le cube blanc à l'éclairage clinique, elles apparaissent décalées. Elles rêvent et viennent des nuits blanches qu'elles ont coûtées à l'artiste, d'histoires que celle-ci se raconte en cousant chez elle, seule, absorbée dans ses pensées. Et elles se retrouvent alors comme dépayées dans le lieu d'expo. *«Ça fait des effets d'extraterrestre, dit Anne Bourse. Dans le white cube, quand tu installes quelque chose, ça l'isole, ça le détoure, c'est hyper beau cette mise en abîme, mais en même temps, c'est inconfortable. Ce monde-là, c'est un monde compliqué à rendre de nouveau sensible»*. Les œuvres tissées tentent de jeter un peu d'intimité, celle qui les a vues naître et celle qu'elles visent, mais elles se vautrent dans quelque chose de vulnérable. Elles l'assument, comme l'artiste qui, évoquant une précédente exposition à Saint-Nazaire, avoue sans fard que ses maquettes étaient *«défectueuses, un peu foireuses, comme le sont souvent mes pièces. Des choses mal faites, mal pensées, pleines de honte, alors je les ai recouvertes de tissus. C'est comme un filtre de beauté»*.

Cet art est donc tout intérieur, qui est tissé de ce qu'on cache au fond de soi ou de son chez-soi. Mais il ne renonce pas à sortir ces secrets de leur antre. Il leur fabrique des «filtres», des sas, des formes. La maquette exposée, avec miroirs et bouts de tissus, est censée correspondre à un night-club, le H-Club qu'un proche de l'artiste, le peintre Jean-Luc Blanc, raconte avoir construit, à ses 12 ans, dans le garage de ses parents. A moins que ce ne soit dans leur poulailler.

Les versions divergent sur ce qui ne peut bien être qu'une fable sur laquelle Anne Bourse brode tout un livre de dessins (*H-clubbing with Jean-Luc*), édité par le musée. Gribouillages sans y penser, arabesques, écritures aux lettres rondes et enjolivées, coloriations aux motifs ornementaux, vagues de lignes optiques, tâches aquarellées : là aussi, se répand quelque chose d'une créativité inquiète et insomniaque, extra-lucide et illuminée, festive et déboussolée, insistante et puissamment maniaque.

«Anne Bourse. Nuits» au MAMC + à Saint-Priest-en-Jarez (42), jusqu'au 16 mars.

Crève-cœur



«Travaux préparatoires», réalisés en 2024. (Rebecca Topakian)